

À tous ceux qui ne me lisent pas

La transmission du regard

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2019). Compte rendu de [À tous ceux qui ne me lisent pas : la transmission du regard]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 10–11.

À tous ceux qui ne me lisent pas

La transmission du regard

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS



—
Opposer la pureté de l'être marginal au conformisme

—
Origine : Québec [Canada]
Année : 2018
Durée : 1 h 47
Réal. : Yan Giroux
Scén. : Guillaume Corbeil, Yan Giroux
Images : Ian Lagarde
Mont. : Elric Robichon
Mus. : Jocelyn Tellier
Son : Marie-Pierre Grenier, Lynne Trépanier, Bernard Gariépy Strobl
Cost. : Mélanie Garcia
Int. : Martin Dubreuil (Yves Boisvert), Céline Bonnier (Dyane), Henri Picard (Marc), Jacques L'Heureux (Jacques), Marie-Ève Perron (Maryse), Martin Larocque (Marcel)
Prod(s) : Élaïne Hébert, Luc Déry, Kim McCraw
Dist. : Les Films Séville

Rares sont les films de fiction, au Québec ou ailleurs, qui se sont attardés à raconter la vie d'une ou d'un écrivain. Il est vrai qu'il est difficile de représenter l'acte et le processus d'écriture dans le cinéma de fiction. La figure du poète en particulier peut facilement être dépeinte suivant maints clichés. Le premier long métrage de fiction de Yan Giroux s'inspire librement de la vie et de l'œuvre du poète estrien Yves Boisvert, décédé en 2012. Bien que le cinéaste n'évite pas certains de ces clichés, son film a l'intelligence d'aller plus loin que la simple biographie, en traitant notamment de l'influence qu'une figure considérée comme marginale peut avoir sur son entourage et, plus largement, du legs que l'on laisse aux autres.

Le film s'ouvre sur un habile plan-séquence qui rend bien la frénésie que l'on peut associer à l'univers des poètes marginaux. On y aperçoit Yves (Martin Dubreuil, dans un rôle fait sur mesure pour lui) qui fume à l'extérieur d'un bar où se déroule une soirée de lecture de poésie accompagnée d'un groupe de rock. La caméra s'approche de Boisvert, puis pénètre dans l'établissement à l'ambiance survoltée où un animateur annonce l'arrivée sur scène de Boisvert. Pendant sa prestation, la caméra tourne autour de lui alors qu'il lit quelques vers tirés du long poème *Je n'ai*

jamais été rockeur, j'écris. Belle manière de présenter le poète et son œuvre et de donner le ton au film.

Giroux et son scénariste, Guillaume Corbeil, ont choisi de camper l'action au temps présent, donc de tricher un peu avec la chronologie. Le récit se déroule pendant que Boisvert rédige et tente de publier son livre *Les Chaouins* (qui était d'ailleurs le titre original du film de Giroux) qui, en réalité, est paru en 1997. Yves parle de ce recueil ambitieux, tant dans sa forme que dans son contenu, comme d'un livre qui «sent la pisse mais qui a sa place au musée.» Liberté intéressante des scénaristes puisqu'elle permet, outre le fait de rendre la vie de Boisvert plus actuelle, de traiter de certains enjeux qui, bien qu'intemporels, sont particulièrement aigus de nos jours : l'embourgeoisement (le bloc où habite le poète s'apprête à être converti en lofts – Les lofts Nelligan –, qui invitent leurs futurs acheteurs à «Vivre au rythme de la poésie urbaine»), la réalité des maisons d'édition artisanales achetées par de plus gros conglomerats qui les dénaturent (Yves compare la froideur des nouveaux locaux de son éditeur à celle d'un café troisième vague), le triste état du milieu littéraire, qui survit grâce à la vente de livres de cuisine et connaît son apogée dans des salons du livre bien propres et ronflants.

On remarque dans le film la présence d'acteurs trop rares au cinéma, dans des rôles de soutien : Jacques L'Heureux en éditeur bienveillant, Martin Larocque en ami qui aide le poète à se trouver un emploi, et Bernard Fortin en éditeur affairiste et arrogant. L'aspect plus politique (au sens large) de l'œuvre de Boisvert a cependant été laissé de côté, outre une référence subtile, pendant un échange entre Yves et son éditeur, à l'essai poétique *OUI égale NON*, que seuls les lecteurs attentifs de l'œuvre de Boisvert reconnaîtront, et une phrase du personnage qui affirme, dans un contexte qui, lui, n'est pas politique, qu'il est « nulle part mon pays ».

Les images, très léchées, signées Ian Lagarde, peuvent surprendre étant donné le côté âpre de l'univers du poète. Les plans et leur lumière, très travaillés, sont aussi parfois porteurs de poésie en eux-mêmes. On pense entre autres au magnifique plan en plongée totale d'une chute d'eau sur une musique tout aussi atmosphérique que les images qu'elle accompagne, ou à la caméra qui prend la liberté de suivre le mouvement d'une volute de fumée de cigarette tandis que le poète noircit frénétiquement les pages de son carnet. Comme mentionné en introduction, *À tous ceux qui ne me lisent pas* n'évite pas certains clichés associés à la figure du poète. En effet, on y boit et on y fume beaucoup, on fréquente les chambres de motels mi-teux, et on oppose la « pureté » de l'être marginal au conformisme dont font preuve, à divers degrés, les gens qui l'entourent. Le film est toutefois très loin, et c'est une très bonne chose, du grotesque et du sensationnalisme de *Barfly* (Barbet Schroeder, 1987), long métrage consacré à Charles Bukowski, monstre sacré de la poésie américaine.

Quand Yves s'incruste chez son amante, il fait la rencontre de son fils Marc, incarné avec beaucoup de

retenue par Henri Picard, jeune acteur qui porte en lui de belles promesses. On sent chez Marc l'hésitation propre à la fin de l'adolescence. Après avoir reçu un nouveau téléphone cellulaire de la part de son père fortuné, Marc commence à photographier et à filmer le monde autour de lui. Au contact d'Yves, manifestement issu d'un tout autre milieu que lui, Marc voit qu'un autre monde existe, qu'un autre monde est possible. Commence alors un intéressant jeu d'émulation entre les deux personnages, que tout opposait initialement. Marc parcourt les objets appartenant au nouvel amant de sa mère et enfile même son vieux manteau de cuir. La complicité s'installe lentement mais sûrement entre les deux. Le poète, qui devine Marc mieux que celui-ci ne le croit, confie au jeune homme, dans la dédicace de son livre, que « la création nous libère du feu qui nous habite ». C'est ce que Marc, chez qui on peut deviner une part de Giroux le cinéaste-artiste en devenir, met en application dans le montage qu'il réalise avec les images du quotidien qu'il a tournées à l'aide de son cellulaire. Le film se termine sur ses images, visionnées par Yves et montées au rythme de la pièce énergique et enivrante du pianiste allemand Nils Frahm. On passe ainsi du point de vue – donc du regard – du jeune homme vers Yves, qui domine l'ensemble du long métrage, à celui d'Yves vers Marc. Ce point d'orgue constitue le moment paroxystique d'*À tous ceux qui ne me lisent pas*, peut-être le plus bel hommage que Giroux pouvait rendre à Boisvert et à l'acte de création. C'est par le fait même un hommage à ce qu'un créateur peut transmettre à autrui (que celui-ci devienne artiste ou non), ainsi qu'à tous ceux qui ont fréquenté son œuvre – qui l'ont lu, pour renvoyer au titre du film, dans le cas du poète – ou qui ont eu la chance de le côtoyer. ▲

Les images, très léchées, signées Ian Lagarde, peuvent surprendre étant donné le côté âpre de l'univers du poète. Les plans et leur lumière, très travaillés, sont aussi parfois porteurs de poésie en eux-mêmes.

—
Un intéressant jeu d'émulation

